

BEAUTE ET CULTURE NIGERIEENNE AU CŒUR DU CANON ESTHETIQUE DES PEULS BOROROS

Nouhou ALILOU

Université Abdou Moumouni / Niamey
nouboualilou@gmail.com

Résumé

Ce travail vous propose un exposé du mode de vie culturel et esthétique, que mènent les peuls bororos ou les wodaabe du Niger, au cours de leur somptueuse cérémonie annuelle du Guérewole. Ils perpétuent et célèbrent jusqu'à ce jour un idéal de vie foncièrement ascétique, qu'ils valorisent en s'adaptant au milieu, aussi extrême soit-il. Cet idéal presque vieux que l'humanité n'est autre que, la beauté et la culture des peuls bororos, qui s'expriment à travers une alliance esthétique entre eux et les zébus, dont ils considèrent comme leur animal fétiche, sans oublier leur art qui est d'une esthétique irréprochable.

Mots clés : esthétique, peuls bororos, culture, culturel, beauté.

Abstract

This work offers you an account of the cultural and aesthetic way of life, led by the Fulani Bororos or the Wodaabe of Niger, during their sumptuous annual Guérewole ceremony. They perpetuate and celebrate to this day a fundamentally ascetic ideal of life, which they value by adapting to the environment, however extreme it may be. This almost old ideal that humanity is none other than the beauty and culture of the Fulani Bororos, who express themselves through an aesthetic alliance between them and the zebus, which they consider their favorite animal, without forgetting their art. Which is aesthetically flawless.

Keywords: aesthetics, Bororos Fulani, culture, cultural, beauty.

Introduction

Les Peuls bororo sont principalement des pasteurs nomades fermement attachés à leur système de valeurs traditionnel et qui migrent à travers l'Afrique de l'ouest avec leurs troupeaux depuis des milliers d'années. Au Niger, ils vivent au cœur du sahel nigérien, où ils se réunissent chaque année pour un vaste rassemblement cérémoniel, le Guérewole qui se déroule à Ingal après la saison des pluies. Les jeunes femmes et les hommes se maquillent le visage et se parent de magnifiques costumes et bijoux pour un véritable concours de beauté. Sept jours et sept nuits durant, suivant le cycle du soleil, deux lignages adverses vont se livrer une véritable guerre rituelle, avec pour seules armes le chant et la danse. L'enjeu de cette guerre, son but avoué est le vol des femmes, et

son ultime finalité est de se séparer dans la paix. Selon ses peuls bororos, ces cérémonies représentent l'opportunité de rassemblement où se tisse les liens tribaux et communautaires. Les peuls bororos sont parmi les ethnies les plus riches en matières culturelles et artistiques. Ils transhument avec leur bétails dans les plaines du sahel au Niger, n'ayant pour seul abris que des huttes en branchages souvent améliorées avec du bancos. Ils sont généralement élancés, minces et d'une extrême beauté. Leur mode de vie est régi par des codes très stricts. En effet, nous examinerons au niveau de la première partie les exigences culturelles de la beauté chez les peuls bororo, puis dans la deuxième nous traiterons de l'esthétique de l'alliance, et enfin au niveau de la troisième partie, nous verrons l'art bororo, une esthétique originale à dimension internationale.

1. Les exigences culturelles de la beauté chez les peuls bororos

La notion de beauté est culturellement relative. Ce qui est considéré comme beau, dépend d'une société à une autre. L'idéal de beauté peut aller jusqu'à la manipulation du corps, ou même jusqu'à sa mutilation. On désigne par canon esthétique bororo, les normes culturelles bororo ayant cours et qui concourent à la réalisation du beau. Chaque année, les peuls bororos du Niger, éleveurs peuls nomades, organisent une grande assemblée générale rassemblant les chefs de tribus, les chefs de groupements, les présidents d'association et la population de l'ethnie peule. Ces nomades Peuls Bororo remontent vers le nord à l'époque de la saison des pluies pour célébrer la Guérewole, concours de beauté masculin qui a pour fonction de permettre la rencontre de jeunes gens de lignages différents et de réaffirmer la permanence du groupe wodaabé, en perpétuant le sens de la beauté qui se manifeste par les maquillages et les parures du corps des jeunes hommes. C'est un concours de beauté durant lequel les hommes rivalisent entre eux pour séduire les jeunes filles. Dans la culture des peuls bororos, la beauté est primordiale, et les femmes sont libres de prendre des maris supplémentaires, à condition qu'ils soient de bonnes mines, dans l'espoir qu'ils puissent porter des enfants plus attrayants. De même, les hommes plus attrayants, ont tendance à avoir de nombreuses partenaires. Le rituel Guérewole est une expression de leur honnêteté et d'ouverture culturelle.

Les hommes peuls bororos se peignent le visage, habituellement en rouge ou jaune avec des accents blancs et noirs, qui servent à mettre en valeur la symétrie dans les traits du visage, quelque chose que les femmes peules bororos apprécient fortement. Ils ont des costumes de cérémonies

traditionnelles, qui, en fonction de la tribu, peuvent être en étoffes colorées, et ils enfilent un pagne de femme par-dessus un vêtement de peau. Ils se parent de colliers de perles et de coquillages et accrochent une plume d'autruche sur leur turban ou dans la coiffure. Les hommes chantent en chœur et dansent pour impressionner les femmes, une sorte de danse en ligne, où les hommes épaulent contre épaulé, se balancent aux chants hypnotiques. Les plumes se balancent, les pieds frappent le sol, les cloches sonnent et les visages sont tirés. Ils soulignent leurs sourcils au charbon et se dessinent un trait jaune sur l'arête du nez. (B. Maliki, 1988 : 54) écrit :

Ces wodaabé écarquillent leurs yeux blancs et lumineux, maquillés du khôl tout autour, des dents blanches sont également considérées comme des caractéristiques attrayantes chez les peuls bororos, en roulant et clignant les yeux, accompagnés d'un sourire. Il est indispensable qu'ils aient un beau visage ovale, aux traits fins. Féminiser son apparence est le plus sûr moyen de séduire la gente féminine. Les jeunes filles ne sont pas en reste. Elles aussi veulent être séduisantes. Leurs cheveux sont coiffés d'incroyables chignons. Leur bras et leurs jambes sont recouverts d'innombrables bracelets de perles et d'anneaux de bronzes. Leurs corps sont recouverts d'étoffes colorées.

Si la beauté ici possède ses propres codes, on peut parfois faire preuve d'originalité. Des accessoires à la mode comme les miroirs peuvent trouver leur place dans cette parure. Quelquefois pour être sûr d'être choisis, les hommes utilisent des subterfuges. Si l'on est jaloux de son voisin que l'on trouve plus beau que soi, on peut mettre un peu de poivre au bout de sa plume d'autruche, et par inadvertance la mettre dans l'œil du concurrent. Avoir les yeux rouges disqualifie immédiatement le prétendant. Dans la tradition, les mariages sont arrangés par les parents au moment où les garçons et filles sont encore des enfants. Mais quand arrive la fête de Guéréwole, les hommes espèrent pouvoir enlever les femmes, qu'elles soient mariées ou non. Lors de cette cérémonie, quand un nouveau couple arrive à se former, il quitte discrètement la fête. Cette nouvelle union devient alors légitime aux yeux de la tribu. On appelle cela un mariage d'amour.

La culture pastorale peule et ses pratiques sont le fruit d'une adaptation socioprofessionnelle imposée, par leur activité d'élevage en

milieu sahélien. Les pratiques de mobilité constituent des stratégies que les groupes ont mises en place pour répondre à des exigences sociales, économiques et environnementales. Chez les peuls bororo, la femme est partie prenante de l'activité pastorale. On peut même dire qu'elle joue un rôle central d'un point de vue symbolique. Une véritable symbiose existe entre la femme et la vache. Par son comportement, la femme est vraiment celle qui permet la prospérité du troupeau. Une harmonie intervient entre la femme et les bienfaits qu'elle apporte au troupeau et au campement. La femme est l'expression de la chance, bonne aura et ces qualités sont dispensatrices de prospérité pour le troupeau et partant pour le campement. Pour les Peuls en général et les bororos en particulier, l'importance du troupeau, c'est d'abord le bonheur et le prestige procurés par la possession d'animaux, ensuite le lait que donnent les vaches. La taille du troupeau, est le principal indicateur du statut social et du prestige au sein de la société peule. Les rapports sociaux élémentaires à l'intérieur du ménage et entre les ménages trouvent leur expression matérielle dans le transfert de têtes de bétail. Le lait et ses différentes transformations sont les seules occupations nobles dont doit s'occuper la femme. C'est un travail agréable et moins asservissant que le pillage des céréales. En dehors de certaines pratiques sacrificielles ou sociales comme les cérémonies du baptême, mariage, accueil d'un hôte, le peul bororo n'abat jamais un animal pour la nourriture de la famille. L'élevage des bovins revêt une importance primordiale pour l'organisation sociale et l'identité ethnique des Peuls. Outre qu'il joue un rôle économique de premier plan puisqu'il fournit aux ménages peuls leur aliment de base, à savoir le lait, il représente aussi le critère de démarcation le plus net par rapport à d'autres ethnies. Les bovins dans la société peule par exemple ne sont pas réduits au rôle de produits de l'activité humaine d'élevage, selon une certaine vision technique occidentale. La tradition peule assigne au bétail bovin une valeur particulière qui, aux aspects purement zootechniques et économiques, ajoute une dimension sociale. Selon la culture peule le troupeau bovin n'est pas seulement une unité productive divisée en sous-troupeaux déterminés par les caractéristiques zootechniques des animaux. Le troupeau bovin est, avant tout, un ensemble de lignées parallèles qui expriment l'histoire parentale des animaux. On peut lire en parallèle la généalogie humaine et la généalogie animale, de façon à pouvoir lire dans le troupeau l'histoire de la famille au cours de plusieurs générations.

Les éleveurs peuls ont construit leur identité à partir de quatre grandes divisions familiales en harmonie avec les éléments de la nature,

et suivant la couleur des robes des bovins. Les éleveurs peuls, qui vivent au rythme de leurs troupeaux de vaches et de leurs besoins, ont une connaissance pointue de la nature et de son cycle, notamment les mouvements des astres et le cycle des saisons. Ce lien avec la nature, leur a permis de construire une identité qui les place sous la voûte céleste, dont les repères demeurent les points cardinaux et les étoiles. L'identité des peuls doit être comprise dans le contexte de son lien cosmique : l'homme en harmonie avec la nature à partir de laquelle il trouve son activité (élevage) et sa raison de vivre (la vache). Le statut social des quatre familles à l'origine des éleveurs peuls se présente comme suit : *Jal* ou *Jallo*, *Ba*, *Bari*, *Sob*. À chaque famille est associée une direction, un élément de la nature, une couleur de robe de bovin auquel il s'identifie. Un des traits les plus pertinents de cette division familiale réside dans la nécessité de placer l'identité de l'individu dans sa famille en rapport avec le monde plutôt que dans sa famille restreinte : l'individu appartient à son lignage avant d'appartenir à sa famille. *Jal* ou *Jallo* est associé à l'est, au soleil levant, et à la vache de couleur jaune comme symbole.

Les *Dial*, pluriel de *Diallo* sont essentiellement pasteurs et propriétaires des connaissances relatives à l'élevage pastoral, figurées par le feu allumé au milieu du campement, la nuit. La place des *Ba* est à l'Orient, le foyer d'origine des bergers peuls. Symboliquement, *Bâ* campe à l'Ouest, le couchant, et est associé à la vache de couleur rouge. Les *Baabé* pluriel de *Bá* sont par tradition des hommes d'armes chargés de guerroyer. La famille des *Sob* occupent traditionnellement le Sud et ont comme symbole la vache de couleur noire. Les *Sombè* pluriel de *Son*, vivent en marge des autres familles et détiennent les connaissances initiatiques concernant la brousse, les végétaux. Les *Bari* sont placés au nord, avec la vache de couleur blanche comme symbole. Les *Baribé* pluriel de *Bari* forment le dernier des clans mythiques, où se recrutent depuis les conversions à l'islam, les marabouts et les lettrés religieux. Habituellement, dans les sociétés traditionnelles, un individu peut valoriser ses actes en évoquant comme référence la tradition des pères ou des ancêtres. Dans cette société traditionnelle homogène, l'ordre des choses tel qu'il est perçu par ses membres constitue la Loi, c'est à dire un code à travers lequel sa culture comprend l'univers. Si l'individu se conforme à cet ordre, sa vie se déroulera avec une grande sécurité morale néanmoins il aura dès son arrivée dans le monde sa place assignée selon des catégories définies à l'avance. Le soleil est l'astre de référence chez les éleveurs nomades peuls.

2. Vers une esthétique de l'alliance

L'alliance des peuls bororos avec les zébus qu'ils élèvent est constamment mise en valeur à tel point qu'il n'y a pas de description de cette ethnie sans l'évocation de cet animal, aux hautes cornes en lyre. Il est la valeur en soi qui satisfait leur besoins tant physiques que sociaux. Il fournit le lait, aliment indispensable pour ces pasteurs. Il permet des échanges commerciaux sur les marchés. Par la vente de l'animal lui-même ou des produits laitiers supplémentaires, et finance principalement l'achat de mil qui complète l'alimentation des Peuls nomades, surtout en saison sèche lorsque la production laitière décline. Il est la base des relations sociales au sein de la tribu. Un peul bororo, peut prêter à un ami ou une personne en difficulté une génisse pendant plusieurs années pour l'aider à reconstituer son troupeau, afin de renforcer le lien social fondamental. La vache est présente à tous les moments importants de la vie des wodaabé. C'est dans ce sens que (B. Maliki, 1984 : 50) affirme : « le troupeau, c'est la vie, la nourriture, la force, l'estime des autres, la gloire, le prestige, la seule sécurité. Alors que le manque de troupeau, c'est la moquerie, la honte ». Ces wodaabé vivent en fonction du troupeau, car c'est leur seule richesse. En dehors de cas de nécessité extrême « Nous, les peuls bororo, nous ne pratiquons pas la culture des champs. Nous ne savons pas faire de commerce. Nous n'avons pas d'autre travail que l'élevage : c'est notre seul métier. Tout le reste à nos yeux, n'est que mensonge. En venant à la vie, nous n'avons trouvé que la vache » (B. Maliki, 1984 : 48-49). Car si les peuls bororos se déplacent sans cesse, ils sont toujours à un seul endroit. Avec leur troupeau, à la fois physiquement mais aussi culturellement. Et cet attachement va bien au-delà d'une relation de nécessité. Le zébu n'est pas seulement un moyen de subsistance il devient un moyen d'existence en constituant une référence identitaire. Si les rôles remplis par la vache expliquent sa place essentielle dans la vie des peuls bororos, ils n'éclairent qu'en partie l'attachement si fort. La relation si particulière qu'ils entretiennent avec cette race précise qu'est le zébu bororooji. Nous pouvons nous risquer à parler, au-delà d'une complicité, d'une connivence nécessaire et inévitable entre l'homme et l'animal qu'impliquent une observation continue, des habitudes acquises tout au long du quotidien, une vie partagée et des existences interdépendantes, d'une véritable identification des peuls bororos aux zébus bororooji. Ils sont en effet les seuls à posséder cette espèce de zébus dont ils font un élevage quasi exclusif. D'où le nom que les populations environnantes leur ont attribué. Cet attachement si fort des peuls bororos

à la race bororooji parfois jugé antiéconomique est non seulement lié au fait que seule la beauté des zébus bororooji explique cet attachement, mais aussi au fait que l'esthétique est une valeur sociale fondamentale pour les peuls bororos. Les zébus bororooji rassemblent, incarnent en effet les critères esthétiques que les peuls bororos valorisent tant sur le plan physique que pour ses qualités telles que son sens de l'orientation, son caractère fier être belle, sa fidélité. En effet, les Wodaabé expliquent:

Une belle vache c'est une vache rouge grasse, avec de grosses et grandes cornes, de grandes oreilles et une peau très lisse. Pour les peuls bororos, ce sont les bororooji qui sont les meilleures à cause de leur fidélité. Ce ne sont pas des vaches faciles à voler. Elles sont très fidèles à leur propriétaire (B. Maliki, 1984 : 52).

Les femmes aussi évoquent la beauté de cette race en ce terme : en dehors d'un homme ou d'une femme, ce qui peut être beau c'est une vache. Une belle vache c'est comme les nôtres avec de grosses cornes, de bonne race qui ont du lait. En effet, pour parler d'esthétique, les Wodaabé n'évoquent pas la beauté de façon abstraite, globale mais utilisent immédiatement un exemple concret. Ils évoquent d'abord, la beauté de l'homme et de la femme ; puis vient la beauté de la vache. Cette association dans l'esthétique renforce l'idée d'alliance entre le wodaabé et les zébus qui ont une approche plus symbolique. Dissociés dans les esprits des Wodaabe, puisqu'ils appartiennent à des genres différents ils rentrent pourtant même si cela semble étonnant, dans les mêmes catégories en ce qui concerne l'esthétique. Tout d'abord, il existe des critères communs sur le plan physique. Même si, bien sûr, comparer physiquement un homme et une vache est impossible, il y a pourtant des éléments généraux qui se rejoignent. Pour les zébus, la face et l'encolure doivent être élancées et minces, les membres longs, ce qui leur donne une grande agilité. Un taureau étalon doit avoir une allure puissante avec une bosse très développée. De même, un homme beau a le corps mince, les attaches fines et les membres allongés. Ses traits doivent être fins, comme le souligne (I. Césaire, 1974 :140), « L'homme, ce qui nous le fait célébrer comme beau, disent les peuls bororos, c'est quand son corps est beau, qu'il est jeune car alors il est fort », quand il est rassasié de lait, de paix, il est en bonne santé et il a la plénitude de ses forces. Un moment essentiel où les Wodaabé célèbrent la beauté. (M. Lassibille, 2004 : 67) écrit : « Les peuls bororos comparent l'élu suite à une danse, à un taureau. Quand,

parmi les vaches, un taureau se fait remarquer par sa beauté, ils font de lui un taureau exemplaire. C'est la même chose parmi les hommes ». Si c'est le plus beau qu'on a choisi après une cérémonie de danse, il est considéré de ce fait comme un taureau. Cette appellation montre combien la beauté de l'homme et celle du taureau sont associées. Ainsi peut-être n'est-ce pas un hasard si pour la Guérewole, le danseur utilise pour son maquillage non pas de l'eau comme pour les autres danses mais du beurre, produit de la vache. Adéquation profonde et symbolique du danseur et du taureau dans l'élément le plus essentiel de leur vie, la danse, particulièrement cette danse qu'ils placent au-dessus de toutes, la Guérewole. Elle met en jeu la beauté et au-delà la continuité du groupe, continuité physique par les mariages qu'elle implique, continuité de l'identité par les valeurs qu'elle incarne et affirme.

Enfin un dernier élément commun concerne l'idée de race. Cette notion semble évidente pour les espèces animales. Les Wodaabé expliquent :

Une vache, par exemple, tu dois lui amener un beau taureau. C'est pourquoi ils cherchent à la conserver par une sélection orientée, par un choix attentif du taureau-étalon, qui va se porter généralement sur un bororooji, pour assurer la continuité de l'espèce. Or cette même notion de race est utilisée à propos de la beauté humaine. Les Peuls disent: un homme beau, c'est un homme de bonne descendance de grande renommée. La beauté est liée aux traits physiques mais aussi aux qualités morales (I. Césaire 1974 : 144).

On regarde d'abord la descendance de la personne, qui doit être bonne, une famille de bonne moralité. La beauté est très importante chez les peuls bororos mais elle ne se situe pas n'importe où. Il faut parmi les Wodaabé une race noble. Il y a des races nobles et des lignages qui ne sont pas nobles. Pour qu'un lignage ait une grande renommée, il doit passer par le concours de beauté qu'est la Guérewole. L'homme choisi donne à son lignage qui a ainsi remporté la victoire, une grande renommée. Selon les Wodaabé, la beauté est un enjeu de pérennité. Cette valorisation de l'esthétique est peut-être à comprendre comme aspiration à une éternité. La beauté chez les Wodaabé autant pour les hommes que pour les zébus, c'est la jeunesse, c'est-à-dire à la fois la beauté physique, la force et la santé. De même la vache de trois ans est la plus belle. Ce point qui peut paraître évident a pourtant une signification plus profonde, la

fécondité. En effet, un être beau est en âge de procréer. Rien n'est plus beau qu'une jeune fille de seize ans, qu'un jeune homme de dix-sept ans, qu'une génisse de trois ans accomplis.

Les exigences de la vie pastorale ont aussi modelé son être physique et moral, ses allures et ses goûts. Le nomade est un type social, caractérisé par l'amour de la coutume et de l'indépendance. Le peul, privé de vaches, déchoit. Il perd plus que sa richesse : sa fierté, son honneur. Car le peul qui n'a plus d'animaux pourra devenir ou un musicien mendiant, ou un marabout puissant. Mais il ne sera plus un vrai peul, père des troupeaux, roi de la Brousse dont il ne craint ni les fauves, ni les génies nocturnes. Toutes ses qualités s'accordent avec son régime de vie, dont elles dérivent; quelles sont donc les qualités dont il s'enorgueillit ? Le peul a beaucoup de retenue. La Retenue dont il faut élargir le sens, contient à peu près toute la morale peule, l'observance des règles auxquelles il doit se conformer. Observance qui mène à l'exercice de la discrétion et de la politesse, des vertus cardinales, la maîtrise de soi, le courage. Le peul est contraint par une morale stricte. Le premier soin de cette morale c'est de ne rien laisser de soi à la merci d'autrui, exposé aux autres hommes ou aux puissances divines. Aussi, dans le Sahel ce sont eux qui ont conservé les institutions les plus archaïques, les plus proches de la tradition.

3. L'art bororo, une esthétique originale à dimension internationale

Il n'est peut-être pas sans intérêt d'abandonner les sociétés qui créent généreusement d'innombrables objets reflétant leurs mythes, leurs sentiments et leurs normes, pour approcher une société comme celle des peuls bororos qui marque puissamment de son empreinte les histoires locales dans la vaste zone qu'elle occupe au Niger. Par-delà leur dénuement matériel traditionnel, l'importance que les peuls bororos attachent au phénomène esthétique se manifeste à travers une recherche du beau langage, une étiquette, raffinée réglant les altitudes, ainsi qu'un goût profond pour les arts non figuratifs comme la poésie, la musique et le chant. Les peuls bororos, hostiles aux travaux manuels, mais dont les talents esthétiques s'expriment suffisamment. Selon Marguerite Dupire, « par ailleurs, l'emprunt lui-même possède sa propre philosophie. Les quelques rares activités plastiques permises, les considérerait-on par habitude comme mineures, prennent à leur tour une ampleur qu'on ne saurait négliger » (M. Dupire, 1962 : 102). L'on peut reconnaître toutefois

que l'expression esthétique, qui n'est le monopole d'aucun type de société, atteint chez les peuls bororos à une intensité très originale ; tous ceux qui les ont approchés ou étudiés l'ont profondément ressenti. C'est avec la parure du corps et l'utilisation systématique des matériaux décoratifs, présents dans la culture étrangère environnante, dans l'orientation du choix et l'importance des modes que l'art des bororo s'exprime généralement. Coiffures, bijoux, vêtements sont constamment objets de recherches et de soins.

L'enfant bororo, nu et sans doute affamé, qui garde solitaire toute la journée son troupeau, appuie, immobile, sur son bâton coupé d'une branche, son cou entouré d'un collier de perles alourdi de pendentifs. Loin des villages, loin dans la brousse à herbes sèches, lorsque la troupe errante passe, les femmes sont comparées à des princesses. Les bras surchargés de bracelets enserrant sur leur tête des petites Calebasses aux bords finement sculptés d'où se détache au centre le dessin du soleil. Les voiles indigo cachent leur corps et se plissent sous les chaînettes et les colliers de perles terminés par des pendentifs multiformes en cuir. Les jeunes filles avancent leurs jambes ornées de chevillères calmelées en cuivre, symbole de leur état. Le souci de la beauté éclate partout et jusque dans les fines tresses des hommes qui s'échappent des grands chapeaux à plumes d'autruche. Simples détails du costume ou de la parure, ces lourdes chevillères et ces chapeaux cloches sont pourtant les seuls matériaux authentiquement bororo. L'art de la Calebasse excepté, tout le reste est d'emprunt. Ailleurs, chez les bororo citadins, ces détails à la fois humbles et prestigieux d'un mode de vie traditionnel oublié n'existent évidemment plus. Que restera-t-il donc de spécifiquement bororo ? Peut-être le talent inchangé à agencer les coiffures, à multiplier les ornements et à se mouvoir avec grâce sous les pagnes blancs ou brodés. La seule matière première donnant lieu à de véritables exercices de style de la part des mains bororo est la chevelure, qui remplace ici la terre ou le bois de fromager. Assouplie, alourdie, séparée, tressée, rembourrée, retenue, ornée, elle devient un objet de sculpture. Beurre fondu, charbon pilé, rembourrage de tissu, lamelles de bambou, boules d'ambre, pièces d'argent, perles, sont autant d'éléments indispensables. Enfin, leurs tresses et les coques sont prolongées en avant, parfois en arrière, par une sorte d'énorme papillon noir ; les cheveux du dessus sont tressés en forme de cimier transparent tendu sur une lamelle de bambou arquée ; des couronnes de fins anneaux et de pièces d'argent terminées par des pendants d'oreille torsadés ajoutent leur fragile éclat à cette étonnante architecture. Comme pour tous les autres arts, celui de la coiffure variera

avec l'âge, le lieu et les conditions sociales; il n'échappera pas non plus à la signification sentimentale. Les deux petites tresses retombées sur les joues de la femme bororo, qui vient d'avoir son premier enfant, sont fixées sous le menton par une perle blanche ; sous sa nuque, les tresses en forme de multiples franges sont ornées de pierres blanches à leur extrémité; cette coiffure symbolise la sagesse et le calme qui sied à une nouvelle mère de famille. L'esthétique des bijoux, du vêtement, du matériel domestique, de l'habitat avec ses décors appliqués à l'architecture et au mobilier est nous l'avons déjà dit une esthétique d'emprunt, bien que conditionnée par des modes souvent tyranniques auxquelles la société bororo apporte son empreinte exclusive.

Au Niger, on retrouve chez les peuls bororos citadin la case confortable à large véranda circulaire qui, contribuait à l'heureuse harmonie de la tribu. La crinoline de chaume qui la surmonte est, chez les gens riches, formée de bottes coupées régulièrement ; le dessin à étages ainsi obtenu constitue un élément décoratif supplémentaire. Sur ces cases terminées, les forgerons posent de grandes serrures en bois décoré dont la partie centrale, plus ou moins étirée, s'épanouit en disque de chaque côté. Les mosquées paroissiales elles aussi possèdent cette véranda et la retombée ronde du toit de chaume, mais coiffée cette fois d'une coupole recouverte de bambous. Il est rare que les murs soient extérieurement décorés, mais ils le sont intérieurement dans les cases des notables et dans celles de leurs femmes. Les motifs géométriques courent en frises sur les murs, sur les frontons de porte et de lit. Le sol de banco présente également un décor. La technique utilisée est celle de la gravure en creux faite au couteau. L'ensemble recouvert d'un enduit blanc obtenu avec de la terre de kaolin peut être rehaussé par des couleurs, rouge sang et bleu clair, que le doigt de l'artiste promène dans les traits creux. Les motifs dominants sont le triangle et le croissant; les rayures, les cercles, les chevrons, les losanges, les spirales sont fréquemment figurées. Il paraît évident que ce style décoratif, caractérisé par des ensembles géométriques présentés en séries homogènes, est d'inspiration musulmane. L'intérieur de toutes ces habitations montre comment les formes empruntées se sont modifiées à la fois selon les nécessités pratiques de l'adaptation et le désir de beauté.

Dans les cases des femmes on retrouvera toujours la banquette où elles exposent les calebasses décorées, recouvertes ou non de fins disques de vannerie polychrome, qu'elles fabriquent elles-mêmes. Ces rangées de calebasses exhibées par les nobles dames, pour faire joli sont des très vieilles traditions esthétiques bororo. Le vêtement, lui aussi, est le fruit

d'emprunts nombreux. Les brodeurs haoussa exercent leurs techniques raffinées du Niger à l'Adamaoua. Certains modèles stéréotypés sont l'apanage d'une élite sociale dont les *Fulbé* ne sont qu'une partie, d'autres modèles leur sont spécifiques. Telles que :

Le motif à entrelacs, constant sur les tuniques haoussa parfois surchargées de motifs et hautes en couleur, se retrouvera sur le pantalon blanc des *Fulbé* du Niger, bordé de quelques rangs de fils de couleur. Cette décoration géométrique et polychrome d'inspiration islamique, qui non seulement recouvre les murs des habitations mais apparaît sur les étoffes, se rencontrera encore dans le travail du cuir, lui aussi industrie de luxe réservée aux Fulbé les plus riches, et dont la production en étuis à Coran, fourreaux de sabre et sandales est très florissante. (I. Césaire, 1974 : 78)

Isolées de ces ensembles géométriques, les formes pures : triangles, losanges, croissants de lune spiralés ou non, disques, trèfles, croix, sont reprises par les orfèvres et imposées au cuivre, au fer, à l'argent, à l'or, voire même à la paille. Ces formes ornent, parfois à profusion, les cheveux, les oreilles, le cou, la poitrine et les membres des citadins et des pasteurs. Sans doute les vertus magiques des formes et des matériaux comptent-elles encore pour beaucoup dans ces bijoux, les pouvoirs bénéfiques du cuivre et de la cornaline, le bon œil en forme de triangle, par exemple, ajoutant à la parure un contenu prophylactique. Ainsi nous apparaissent ces tribus bororo, quant au travail technique, mais que tout leur destin, tout leur style de vie ont appelées très naturellement à multiplier leurs besoins esthétiques. Certaines de ces rares techniques, essentiellement féminines, peuvent devenir des arts réputés. La fabrication des couvre-calebasses en fibres de rônier dans la vallée moyenne du Niger, par exemple, ou la décoration de la calabasse elle-même. Les femmes bororos décorent les calabasses, récipients de ménage qui contribueront de façon importante à la qualité esthétique du trousseau. Pyrogravure et teinture permettent des décorations variées qui vont du décor simplifié, pourtant garni de chevrons ou de rayures parallèles. Cet art de la calabasse nous introduit à nouveau dans le monde des nomades où il se substitue à celui de la poterie et ne voisine avec aucune autre véritable technique figurative, les arts de la parure. C'est probablement chez les peuls bororo qui nomadisent au Niger dans les régions de Tahoua, Kao, Madaoua, et qui débordent au Nigeria, chez ces

bororo, protégeant avec fierté d'archaïques traditions pastorales, que les caractères bororo les plus purs, et avec eux le sentiment esthétique dans ses applications les plus spontanées, nous serons accessibles. Non pas que la tradition des emprunts soit ici inexistante, car les besoins les plus essentiels exigent l'assistance des sédentaires. Mais cette fois l'importance des emprunts reste minime même au niveau de l'esthétique et s'évanouit devant l'extraordinaire insistance de la société à élaborer ses propres thèmes artistiques à partir d'un mode de vie très dépouillé. L'importance accordée à la beauté en tant que telle est constante dans la société bororo. Toutes les ressources des arts qui visent à créer des apparences harmonieuses, séduisantes, sont ici mises en jeu.

Conclusion

C'est sans doute chez ces inlassables itinérants du Sahel, savants bergers mais pauvres créateurs de techniques, qu'il faut chercher les attitudes les plus authentiquement esthétiques, attitudes dont ne résulte ici aucune réalisation formelle d'une importance majeure pour l'art en général, mais qui exploitent, à un degré exaspéré, toutes les ressources les plus spontanément offertes à l'esprit humain par la nature et la vie sociale. Le soleil et la lune en demi-cercles, le triangle qui figure l'entaille faite à l'oreille du jeune veau, et par extension le veau lui-même, les lignes, images des cordes auxquelles les veaux de moins de deux ans sont attachés, véritables symboles pour les *Fullbé* du lien antique entre l'homme et le bétail fournissent une géométrie décorative que ne rompt pas le schématisme des très rares représentations humaines. Mais les sources de cette inspiration esthétique, entrevues dans le monde bororo, ne devront pas être oubliées.

Références bibliographiques

Bonfiglioli Maliki A, (1984), *Évolution de la propriété animale chez les Wodaabé du Niger*, Journal des Africanistes, vol.55, n°112, p.29-37.

Bonfiglioli Maliki A, (1988), *Nomades Peuls*, Paris, l'Harmattan.

Bonfiglioli Maliki A, (1988), *Dudal. Histoire de famille et histoire de troupeau chez un groupe de Wodaabé du Niger*. Paris, Éditions de la Maison des sciences de l'homme

Césaire Ina, (1974), *Esthétique des Peuls nomades Wodaabé*, thèse de doctorat, Publiée en 1974, Paris-I, Édition Hachette.

Lassibille Mahalia, (2004), *Danses nomades, Mouvements et beauté chez les Wodaabé du Niger*, thèse de doctorat de l'EHESS, Publiée en 2004, Paris. Édition l'Harmattan.

Marguarete Dupire, (1962), *Peuls nomades, Étude descriptive des Wodaabé du Sabel Nigérien*, Paris, Karthala.